

«une forme dégénérée de la voix de Mitterrand». On se souvient également de quelques descriptions physiques de Serbes dans *Le Lys et la Cendre* qui flirtaient avec le racisme... Quant à Sartre, rappelons à son hagiographe qu'on lui doit notamment le fameux : «Tout anticommuniste est un chien». Passons.

Au-delà de ces friandises qui nous changent un peu du robinet d'eau tiède habituel, l'intérêt des développements de Houellebecq tient dans l'éclairage qu'ils apportent à sa sensibilité et sa vision du monde. Les lecteurs les plus fidèles et attentifs de l'auteur d'*Extension du domaine de la lutte* connaissent vraisemblablement déjà la plupart des motifs exposés dans *Ennemis publics*, mais les autres découvriront par exemple son rejet de l'engagement en général et de l'action violente en particulier : «J'ai toujours éprouvé la plus profonde défiance pour ceux qui prennent les armes, pour quelque cause que ce soit. J'ai toujours éprouvé chez les fauteurs de guerres, de révolutions, de troubles quelque chose de radicalement malsain. Qu'est-ce qu'une guerre ou une révolution au fond, sinon un passe-temps guidé par la méchanceté pure ? sinon un divertissement sanglant, cruel ?»

De même, Houellebecq revient sur le contresens consistant à voir en lui un réactionnaire, nouveau ou ancien, alors que son tempérament et ses pensées le porteraient vers une sorte de conservatisme critique, cher à Orwell – auquel d'ailleurs Houellebecq rend hommage en louant sa définition de la «common decency» (socle de valeurs morales élémentaires qu'Orwell prêtait aux gens ordinaires) : «s'il y a une idée, une seule, qui traverse tous mes romans, jusqu'à la hantise parfois, c'est bien celle de l'irréversibilité absolue de tout processus de dégradation, une fois entamé. Que cette dégradation concerne une amitié, une famille, un couple, un groupement social plus important, une société entière ; dans mes romans il n'y a pas de pardon, de retour en arrière, de deuxième chance : tout ce qui est perdu est bel et bien, et à jamais, perdu. C'est plus qu'organique, c'est comme une loi universelle, s'appliquant aussi bien aux objets inertes ; c'est, littéralement, entropique. À quelqu'un qui est à ce point persuadé du caractère inéluctable de tout déclin, de toute perte, l'idée de réaction ne peut même pas venir. Si un tel individu ne sera jamais réactionnaire, il sera par contre, et tout naturellement, conservateur. Il considérera toujours qu'il vaut mieux conserver ce qui existe, et qui fonctionne tant bien que mal, plutôt que de se lancer dans une expérience nouvelle. Plus sensible aux dangers qu'à l'espérance il sera pessimiste, d'un naturel triste, et en général facile à vivre.»

Le spectacle contre la poésie

Ce sentiment de la fin de toute chose est bien celui d'un artiste et c'est ce qui fait le prix de cet échange dont on aura compris que le lecteur de bon goût pourra sauter les pages béhachéliennes. On voit aussi la profonde solitude qui entoure celui qui accéda à la notoriété et au succès en septembre 1998 avec *Les Particules élémentaires*. On a observé par la suite que cette célébrité – dans laquelle un BHL s'ébroue avec la satisfaction d'un peuple comme un autre – fut pour l'écrivain un terrible piège, le coupant un peu plus de ses semblables pour le projeter dans une autre dimension : celle du spectacle annoncée par Guy Debord où «Tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation» et où s'accomplit «le renforcement constant des conditions d'isolement des foules solitaires». Les rares amis ou soutiens que Houellebecq revendique – Beigbeder qui le lâcha au micro du Masque et la Plume au moment de la polémique sur l'islam, Sollers sur lequel il écrit : «il m'attaque quand je faiblis, me soutient quand je me renforce, plus précis à lui seul qu'un régiment de grenouilles», Sylvain Bourmeau des *Inrockuptibles*, BHL aujourd'hui ? – ont plutôt l'allure de planches pourries. Mais la mise à l'écart de Houellebecq était inévitable tant son propos était libre et iconoclaste. Ne restait alors que la possibilité d'une île (l'Irlande, Lanzarote...) et une clandestinité plus ou moins officielle (comme Céline ou Debord avant lui) que les sunlights des plateaux de télévision et le ronron promotionnel ne suffiront à rompre durablement. «J'avais, dans un moment de lucidité particulière, considéré à la fois ce que j'écrivais, ce que j'avais l'intention d'écrire, et ce qu'était le pouvoir intellectuel dans le temps où je vivais ; et j'en avais conclu que j'étais, que je ne tarderais pas à être reconnu comme *inacceptable*», confie Houellebecq comparant la vie à un séjour à l'hôtel où il faut bien se résoudre à un moment à libérer la chambre...

Cependant, les plus belles pages d'*Ennemis publics* – mais est-ce réellement surprenant ? – concernent la création littéraire et le curieux «métier» d'écrivain. Houellebecq y évoque ses personnages de roman qui l'ont accompagné et qui vivent encore aujourd'hui, tout en reconnaissant la supériorité de la poésie sur le roman «comme si le poème avait déjà été écrit bien avant nous, qu'il avait été écrit de toute éternité, et qu'on n'avait fait que le découvrir». Et l'écrivain de constater l'avènement d'un monde «où la poésie n'a simplement plus sa place». Parmi ces «ennemis publics», lisez le vrai, oubliez le faux.